

AUTOUR DE DEUX
CAFÉS CÉVENOLS

Jean-Luc Puig

Autour de deux cafés cévenols

Roman

Éditions Persée

Du même auteur

Rouges les arbouses, 2011, Éditions Persée
Ces toros au regard vert, 2013, Éditions Persée
Perlitas, 2014, Éditions Persée
Trinités en terres d'Oc, 2015, Éditions Persée
Noria, 2016, Éditions Persée
Automnales, 2017, Éditions Persée
Vendémiaires, 2018, Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persée.fr

*À mon ami
Marcel Cauquil
Qui m'a aidé à
Mieux connaître et
Mieux aimer
Lou País Najòl*

LE GRAND CAFÉ CÉVENOL

Voilà bien quatre jours que la pluie, verticale, têtue et tambourinante, avait pris totalement possession des espaces, des volumes, et, en somme de la vie, des habitants de la vallée.

Nulle silhouette humaine ne se profilait sur les quais, ni dans les rues dont les pavés, luisants et glissants, dissuadaient quelque peu de s'aventurer vers quelque improbable boutique, dont la pauvreté de l'étalage était en symbiose totale avec l'humeur noire du boutiquier.

Nul chien errant, pourtant forts nombreux en ces lieux, n'errait plus, et nul chat de gouttière ne fréquentait plus ses endroits coutumiers, devenus périlleux et fort humides.

Seuls les escargots petit-gris trouvaient-ils l'affaire à leur goût, et en profitaient pour escalader, dans la garrigue, les plants de fenouil, en les parant de guirlandes de Noël, prématurées, certes, mais annonciatrices de régals à venir.

Les Causses qui surplombaient la vallée d'Orb vomissaient des cataractes empanachées qui ravageaient les chemins de terre avant de se jeter dans l'Orb, qui, impressionnant de puissance tumultueuse, lui d'ordinaire si tranquille, roulait des maelströms boueux venant lécher goulûment les poutrelles tremblantes des passerelles.

L'atmosphère, saturée d'humidité et de parfums somptueux de moisissures, s'animait des vibrations de brouillards d'inégale densité et brillance qui donnaient à toute chose des formes floues et fantasmagoriques.

C'était de toute évidence l'automne qui s'installait, avec son cortège d'épisodes cévenols pendant que, dans les forêts, se mettait en place la palette aux mille nuances de brun des feuillages jaunissants.

L'automne avait brutalement chassé les canicules torrides d'un été historiquement sec, et la nature toute entière, humains compris, l'accueillait avec soulagement, tel un sauveur tant attendu.

Seulement, voilà, l'automne c'était aussi la rentrée, la rentrée scolaire, bien sûr, avec ses regrets de vacances d'été, de joie et de libertés, et ses appréhensions devant l'inconnu des programmes nouveaux, des contraintes d'horaire, des nouveaux profs, avec, à l'horizon incertain : le Bac...

L'automne c'était les retrouvailles avec les copains, de Bédarieux comme lui, mais surtout avec son meilleur ami, Louis Pistre, dit, bien sûr, « Loulou » .

Lui, Pierre Delgado, dit « Pierrot », et Loulou, s'étaient connus au Lycée Ferdinand Fabre, en classe de Seconde, en 69, il y avait maintenant deux ans. Loulou était pensionnaire, on disait « pancu », et lui externe, vu qu'il habitait Bédarieux, où ses parents tenaient le « Grand Café Cévenol ». Cévenol, il l'était, comme l'hôtel était « des Cévennes », ainsi que le garage local, la référence cévenole étant monnaie courante.

Loulou, par contre, était originaire du Tarn, commune de Nages, lieu-dit Cabriol, une ferme isolée au bord de la Vèbre. La normalité eut voulu qu'il aille pancu sur Castres, après le BEPC, mais la parentèle entre sa maman et celle de Pierrot (elles étaient cousines) avait fait pencher pour Bédarieux, où les autorisations de sorties et autres contraintes administratives seraient facilitées.

Le rapport de parentèle n'était en rien, ou presque, le socle de leur amitié. Bien sûr, le fait d'être lointains cousins avait rapproché les deux ados, mais c'était surtout un goût commun pour la nature sous toutes ses formes qui les avait mis en symbiose, et comme fusionnés en une démarche commune.

Cette démarche avait tout d'abord consisté pour chacun à faire découvrir à l'autre les pans de nature qu'il affectionnait et qui étaient propices à des réflexions plus intérieures, plus complexes. Comme chacun trouvait son bonheur dans cet échange, ce partage d'émotions personnelles, ils s'étaient mutuellement motivés pour aller plus loin, ensemble, tant dans la connaissance de leurs environnements respectifs que des réflexions qu'ils pouvaient susciter.

Pierrot avait rapidement expliqué à Loulou que la vie écologique de Vallée d'Orb pouvait se résumer en sécheresse et beauté des végétations buissonnantes, les garrigues, qui s'accrochaient vaillamment au flanc des reliefs abrupts du Caroux et de l'Espinouse.

Toute forme de vie, d'ailleurs, quelle qu'elle soit, semblait recroquevillée dans une volonté absolue de s'accrocher.

Les brebis, les sangliers, s'accrochaient sur des pentes improbables, cherchant une maigre pitance entre des buissons épineux et des chênes verts rabougris.

Les hommes, aussi, s'accrochaient, autant qu'ils le pouvaient, qui, à l'exploitation famélique d'un lopin acariâtre, d'une vigne « pisse-vinaigre », qui, à un poste d'ouvrier textile en prise avec une machine à tisser, puante et capricieuse, qui, à sa vocation de mineur, de pic et de pioche, au fin fond de puits suintants et de galeries ruisselantes, dont l'air poisseux de particules de charbon obstruait peu à peu leurs bronches malades.

Et pourtant, qu'il faisait bon vivre, en Vallée d'Orb ! À mi-hauteur entre les plages caniculaires de bord de mer et les rigueurs

hivernales de la Lozère, le Pays d'Orb (appellation récente et discutée) bénéficiait d'un climat agréable, fait de belles demi-saison, et d'un hiver en demi-teinte. Pierrot ne se souvenait que d'un épisode neigeux supérieur à 50 cm !

L'été, bien sûr, sans atteindre les canicules côtières, était parfois très chaud, et la piscine municipale apparaissait comme la seule oasis de fraîcheur alentour. En plus de l'Orb lui-même, où tous les enfants nés avant la construction de la piscine avaient appris à nager, et qui rassemblait des équipes de jeunes, hurlants et bondissants.

Les parents, eux, étaient pour la plupart membres actifs d'un petit groupe de copains, dont l'un ou l'autre possédait un mas et quelques pieds de vigne, mas, dit « le mazet », que, moyennant un coup de main pour la vendange, il mettait à disposition de la petite équipe afin d'organiser de temps en temps un « grillou », consistant à griller sur lit de sarments en été, côtelettes, sardines ou brochettes de rognons, ou bien, en hiver, à faire « tourner » un lièvre ou un gigot de « cochon » fraîchement surpris dans la garrigue, sur une broche centenaire. Évidemment, ces modestes agapes étaient arrosées par quelques bouteilles de vin jalousement produit in situ, et ça n'était pas forcément le meilleur du repas ! Mais, bon, l'ambiance, toujours conviviale aidant, ces moments d'amitié fraternelle s'avéraient être des moments de vrai bonheur.

Cette fraternité pouvait être issue de l'enfance, à la Communale, mais aussi des métiers respectifs, certes différents, mais dont les difficultés soudaient les équipes. Quant aux origines, elles étaient diverses, puisque l'on y trouvait des bédariciens « de souche » comme on dit, bien sûr, des français d'autres régions, notamment des « pieds noirs », mais aussi des espagnols de la « Retirada », des portugais du « Salto », des polonais, des italiens, et quelques maghrébins, des harkis réfugiés dans un camp dit « forestier », à Truscas.

Les gitans, nombreux à Bédarieux, vivaient de façon communautaire dans leur hameau de caravanes bariolées, et se mêlaient peu à ce genre d'activités.

Ces différentes origines se mélangeaient à volonté, sans exception, avec plus de curiosité réciproque que de volonté d'exclusion. Rapprochés par les conditions précaires de leur existence, leur lot commun, ils avaient plus tendance à s'entraider qu'à se faire des crocs-en-jambe.

Et, évidemment, toutes ces composantes de la société bédarienne se retrouvaient, après le retour des mineurs, en camions chargés à ras les ridelles de « gueules noires » du Bousquet-d'Orb ou de « gueules rouges » de la « Découverte » de l'Arboussas, suivant qu'il s'agissait des gisements de charbon ou bien de bauxite. Ces retours convergeaient, en petits groupes bariolés, faute de douches familiales, vers les Bains-Douches communaux, en bordure de l'Orb. Après un rapide passage par l'appartement familial, pour se changer, la plupart se retrouvaient pour l'apéro au Grand Café Cévenol.

Situé face à la place dite « Le Square », vue sa forme strictement carrée, bordée de platanes centenaires, le Grand Café avait fière allure, avec son imposante terrasse et ses vastes baies vitrées. À l'intérieur, une très grande salle, ornée sur les trois côtés de miroirs argentés aux cadres de chêne massif teintés en noir. Entre les miroirs, de vieilles lampes à pétrole, maintenant inutiles, témoignaient de l'ancienneté du lieu. Les deux majestueux lustres de bronze faisaient scintiller leurs pendeloques de faux cristal dans la caresse du moindre rayon de soleil qui s'aventurait au travers des baies vitrées.

La salle était, à ce moment-là, quasi déserte, vu qu'il était l'heure du repas de midi.

La quarantaine de tables de marbre blanc aux pieds métalliques torsadés de noir mettait une touche claire par rapport au sol de

parquet sombre. Sur ces tables, les cendriers aux publicités multicolores, plus ou moins remplis de mégots refroidis, embaumaient l'atmosphère de lourdes senteurs tabagiques. Sur le fond de la salle, un meuble de bar, dont le comptoir massif trônait avantageusement, alignait une litanie de bouteilles aux étiquettes aguichantes, sur des étagères de verre aux colonnettes de laiton.

À côté du bar, une porte menait à l'espace cuisine, où se trouvaient d'ailleurs Pierrot et Loulou, en grande conversation.

Loulou avait débarqué du bus de 11h, en provenance de Murat, et avait partagé un rapide repas avec la famille de Pierrot, c'est-à-dire la maman, Fine Delgado, la Mémé Calas, propriétaire du Grand Café, et la petite sœur, Annie. Le papa, José Delgado, déjeunait dans ses vignes, « à la musette », ce qui lui permettait d'être au bar pour le « coup de feu » de l'apéro du soir. Quant à Loulou, il lui fallait, dans l'après-midi, rejoindre son internat au « Bahut » de Ferdinand Fabre.

C'était qui, en fait, ce Ferdinand Fabre ? Pierrot lui avait expliqué que, né à Bédarieux en juin 1827, il avait, après une première orientation séminariste, sans doute due à son oncle, curé de Camplong, au Petit Séminaire de St Pons, puis Grand Séminaire de Montpellier, pris le chemin de la capitale, où il avait fréquenté les meilleurs auteurs et peintres, écrit une vingtaine de romans relatant la vie cévenole dans la haute vallée de l'Orb, échoué par deux fois à son admission à l'Académie Française, et décédé quelques jours avant la troisième tentative, qui lui était assurée, cette fois.

Immortalisé à Bédarieux, dans le quartier de la Plaine, par une statue le représentant salué chapeau bas par un berger et ses brebis, Ferdinand était décrit dans le Larousse comme « Écrivain et poète cévenol ». Et l'on avait logiquement baptisé de son nom le Lycée en construction, ainsi qu'une des voies principales, à Bédarieux, ainsi qu'une rue de Montpellier.

Pour le moment, les deux garçons ne se préoccupaient pas de Ferdinand Fabre, ni du Bahut portant son nom. Ils se remémoreraient les vacances d'août, passées ensemble à Cabriol, dans le Tarn. Et l'été dans le Tarn, ça n'avait absolument rien à voir avec l'été dans l'Hérault, du moins l'Hérault des cartes postales, « sea, sex and sun », comme dit l'autre. Ceci noyé dans une marée de « jaune », moteur nécessaire et absolu de convivialité entre personnes qui ne se connaissent pas et ne se reverront jamais.

Les vacances à Cabriol, ça, c'était autre chose ! D'abord, la fraîcheur des soirées gommait l'éventuelle chaleur des après-midi, et les activités, en dehors des travaux agricoles auxquels ils participaient, consistaient en promenades en forêt, à la recherche de baies, de mûres, de champignons de toutes sortes, en parties de pêche au goujon, éventuellement à la truite, avec pique-niques sur l'herbe à base de jambon sec et de fromage de brebis sur de belles tranches de pain de campagne.

Cabriol était une ferme isolée, comme la plupart des fermes du Tarn, distantes d'un bon kilomètre, située chacune au centre d'un domaine d'environ huit à dix hectares de prairies et quelques hectares de forêt pour le bois de chauffage, et, cerise sur le gâteau, les cèpes.

La Vèbre, mi-rivière mi-torrent, limitait la propriété entre Cabriol et Le Cantonnier, ferme-auberge sur la route de La Salvetat. On pouvait y pêcher des truites et des écrevisses. Et les deux garçons, bien sûr, ne s'en privaient pas, à la sauterelle, avec canne longue, pour les truites, aux balances appâtées de viande pourrie pour les écrevisses.

Les truites, uniquement des farios au niveau de Cabriol, étaient vives et agiles, difficiles à leurrer, contrairement à celles du lac du Laouzas, en amont, des arcs-en-ciel bedonnantes et grassouil-

lettes, qui gobaient facilement, mais dont la saveur n'avait rien à voir avec les farios.

Cabriol se situe en effet au pied du barrage du Laouzas, sur la rive de la Vèbre qui, après avoir alimenté le lac, en amont depuis Murat et Condomines, resurgit au pied de la digue, pour aller, vers La Salvetat, rejoindre l'Agout et nourrir le lac de la Raviège. Les deux amis se levaient tôt, avec le soleil, et, quand la journée était libre de travaux agricoles, cherchaient des sauterelles, dans la prairie, des vertes, bien sûr, les amputaient de leurs pattes arrière, et les remisaient dans une petite boîte en fer. Celle-ci prenait place dans la « canastelle » en osier, à côté de la « pause de dix heures », tranches de jambon et pain de campagne.

Au niveau de Cabriol, il y avait une petite retenue, large de cinq ou six mètres qui permettait de traverser la Vèbre à pied sec, et rejoindre l'autre rive, propriété du Cantonnier. Les farios se tenaient dans le courant aval de cette retenue, et il fallait laisser filer la sauterelle dans le sens du courant, en espérant qu'une fario, nageant à contre-courant, la gobe au passage. Émotions violentes que la secousse sèche dans le poignet, la résistance à la tentative de fuite éperdue du poisson roi vers des pierres ou des racines qui le rendraient inaccessible, et où il se libérerait, l'enroulement du moulinet, ferme, mais pas trop rapide, car le risque de rompre le bas de ligne était réel, afin de ramener peu à peu la fario, que la lutte désespérée épuisait, vers l'épuisette fatale. Ces petites victoires, oh ! Pas bien nombreuses : s'ils arrivaient à pêcher deux farios chacun, c'était Byzance !

S'en suivait la merveilleuse pause avec jambon sec et pain de campagne, jambon du papa Pistre, d'ailleurs.

Les parents de Loulou, Paul et Claire Pistre, faisaient en effet du cochon, une quarantaine environ, et des chevaux, six en ce moment. Ils vivaient, tant bien que mal, de la vente des cochons et des poulains.

Non loin de là, le grand-père de Loulou, père de Claire Pistre, dit Pépé Molas, tenait un petit hôtel-restaurant, dénommé « Lou Castel » dans ce qui fut le château fort du village de Nages. « Tenait » était un bien grand mot, car, usé par une vie de travaux des champs et les larges horaires du « Castel », il n'avait plus la force de tenir grand-chose, et semblait résigné à ce que tout ça se termine. Heureusement, une jeune portugaise, fille d'un couple d'immigrés employés à la charcuterie de Condomines, nommée Maria Vieira, aux dix-sept ans dynamiques, le déchargeait de tout ce qui était tâches relatives aux trois chambres d'hôte et aux cinq tables du petit restaurant.

Loulou amenait souvent l'ami Pierrot au Castel, qui était à environ cinq kilomètres de Cabriol, que les garçons parcourraient en VTT, en suivant la petite route sinueuse et bien ombragée de hêtres et de châtaigniers qui surplombait le magnifique Lac du Laouzas, avant d'atteindre le village de Nages, tout pimpant de fleurs. La place, qui servait de parking, était ombragée par un bouquet de deux frênes géants, qui avaient été trois (mais ceci est une autre histoire) que dominaient, d'une part l'église romane, et de l'autre, l'ancien château fort, transformé en hôtel-restaurant : Lou Castel, avec ses deux tours, une ronde, et une carrée. Là, le pépé Molas leur faisait servir le plat du jour, en général de la tête de veau ravigote que les bûcherons de passage appréciaient beaucoup, faut dire qu'elle était servie à volonté !

Au début, Pierrot pensait que ces visites au Castel étaient dues à l'amour de Loulou pour son pépé, ou bien pour la tête de veau ravigote, ou bien les deux. Mais, au bout d'un certain temps, il lui sembla que Loulou avait comme une attirance pour la petite brune qui servait, Maria. Fallait dire qu'elle était craquante, Maria, toute menue, avec un visage mat cerné de boucles de jais, des yeux sombres sans cesse en éveil, avec comme des étincelles, de temps en temps. D'une agilité étonnante, elle allait et venait, entre cuisine fumante où officiait Roger, un ancien militaire, rangé de la